

novembre 2019,
par Jean-Luc Douin

Jeanne Moynot et Anne-Sophie Turion forment un duo de performeuses depuis des années. Dans leur nouveau spectacle, *Belles plantes* (un titre qui fait aussi référence aux sus dites, du moins aux yeux des spectateurs), elles suggèrent que la vie est encore moins un jardin d'eden qu'un long fleuve tranquille.

Vautrées dans leurs transats, côte à côte, mais se dressant parfois debout, véhémentes, parfois accroupie, habitant la scène, comédiennes, avant – monologue décliné – d'aller se rassoir, se rallonger voire s'assoupir, puis reprendre le relais de la performance active, pendant que l'autre ne pipe mot, les deux jeunes femmes jouent une comédie de la dés-alliance, distillant l'amer constat que les plus intimes proximités produisent les plus douloureuses trahisons. Elles commencent par évoquer l'une l'autre une tranche de vie passée de l'autre, un apprentissage chez un fleuriste au langage vert, l'adoption d'un animal domestique au poil mâle. A l'occase du flashback d'un doudou sacrifié, le compère Christophe Ives ose venir suggérer l'irrationnel d'un corps étranger, la sauvagerie de la nudité, la décomposition des destins matériels, ce qu'un même corps inspire de désir et de distance, et comment tout s'éphémère, se fane, dépérit, pourrit, meurt vivant. Le corps est désir ou répulsion, l'hérédité est héritage ou amputation.

Zibeline, septembre 2019
par Suzanne Canessa

Après «Le poil de la bête» dédié l'an dernier aux peurs viscérales de l'âme humaine, le duo Jeanne Moynot et Anne-Sophie Turion, accompagné par le danseur Christophe Ives, s'attaque pour cette édition au registre du végétal, propice à questionner le vieillissement et l'intimité. Fortes toutes deux d'une expérience de fleuriste, les performeuses ont élaboré un décor vivant et odorant, propice à des réminiscences partagées et à des expériences visuelles qui font mouche -l'exploration en gros plan d'une pizza aux brocolis pour figurer un jardin interdit vaut notamment le détour. Souvent drôle et émouvant, le récit trouve un équilibre rare entre naturel et profondeur.

Le bonheur d'un tel spectacle, c'est la palette d'évocations qu'il propose, sa faculté à aligner un texte (bien écrit), des bouffées bouffonnes, une musique de pipeau de verre, un rap humoristique, des scenics railways de nostalgie et de constats amers. Le vieillissement est interpellé à travers cette métaphore végétale, l'infiniment grand de l'infiniment humain est exploré via un vertige de caméra endoscopique, à la manière dont Jean-Luc Godard, dans *Deux ou trois choses que je sais d'elle*, plongeant dans une tasse de café, fait apparaître l'infini céleste dans le ténébreux breuvage, le trou noir où se meuvent astres et nébuleuses, la mousse obscure remuée par une cuillère renvoyant une notion de cellules et d'atomes. A la manière aussi dont Dino Buzzati, dans *Douce nuit*, une nouvelle du recueil *Le K*, approche l'œil d'une pelouse de jardin, un soir de lune où tout semble calme et divin, et y voit une kermesse de la mort, des insectes qui se trucident. Dans *Belles plantes*, c'est par exemple un zoom sur l'intime de fleurs qui, accompagné par les voix d'une grand-mère avec sa petite fille, pacifiées dans un verger, se mue en exploration de l'intimité féminine, transforme pétales et pistils en chairs et souvenirs chers. Ou un rase-mottes sur une pizza, transmué par le trompe l'œil en paysages... Magistral.